



HAL
open science

Reconstruire un monde. Formes de la communauté dans la trilogie MaddAddam

Jean-Paul Engélibert

► **To cite this version:**

Jean-Paul Engélibert. Reconstruire un monde. Formes de la communauté dans la trilogie MaddAddam. Otrante: art et littérature fantastiques, 2018, Margaret Atwood, 44, pp.11-21. hal-02419804

HAL Id: hal-02419804

<https://hal.science/hal-02419804>

Submitted on 19 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Reconstruire un monde.

Formes de la communauté dans la trilogie *MaddAddam*

Les lecteurs de la trilogie *Oryx & Crake*, *The Year of the Flood* et *MaddAddam* ont certainement tous éprouvé le plaisir de la série : retrouver, volume après volume, plus que des personnages, un monde familier, avec presque tout ce qui le compose : des lieux, des objets, une histoire, une langue, des désirs. Mais quand le deuxième, puis surtout le troisième volume ont paru, ils ont pu y trouver l'élément essentiel qui était absent du premier : le rêve et le souci d'un avenir humain. Dans *Oryx & Crake*, le seul avenir possible semble être celui que Crake a conçu : l'extermination de l'humanité et son remplacement par les créatures innocentes que sont les Crakers. *The Year of the Flood* révèle l'échec relatif du plan du savant fou : quelques rescapés de l'épidémie se rassemblent et tentent de recomposer une communauté. Le dernier tome, tout entier consacré à la naissance d'une utopie, accomplit ce tournant en tissant des liens entre tous les survivants de l'apocalypse, humains, Crakers et animaux. Ainsi complétée, la trilogie compose réellement un monde. Non pas parce que la vie continue – elle continue toujours –, mais parce que le désir de construire un monde commun a pu y prendre forme. Les survivants s'organisent, une vie sociale renaît, des rites s'établissent, de nouvelles alliances et de nouveaux conflits apparaissent, le besoin d'éduquer les jeunes se fait jour et on entreprend d'écrire cette histoire. Cela seul ferait déjà une véritable utopie. Mais l'aspect le plus stimulant de *MaddAddam* est la forme de ce monde. L'alliance qui s'y esquisse entre les espèces invente une nouvelle forme de commun et il y a là une véritable promesse d'avenir. Une promesse qui s'ouvre sur le fond apocalyptique du premier volume, d'où elle tire son origine.

LES DEUX CÔTÉS DE L'APOCALYPSE

Le nouveau monde élaboré par la trilogie se détache, dans les trois romans, de la même façon, sur le fond du monde ancien que de nombreux retours en arrière ne nous laissent jamais oublier. Les trois romans font en effet alterner scènes du « présent », dans les semaines qui suivent l'extermination des êtres humains, et réminiscences du passé, avant la catastrophe. S'affirme ainsi l'opposition terme à terme du monde d'avant et de celui d'après.

Le monde d'avant, caricature du nôtre, est dominé par les grandes entreprises, *the Corps*, qui isolent leurs cadres et leurs familles dans des zones sécurisées appelées *compounds*, pour les garder des dangers du monde extérieur, mais aussi pour protéger leurs recherches et leurs méthodes de l'espionnage industriel auquel leurs concurrentes se livrent. Les Etats ont été supplantés par les *Corps*, la police et les armées par l'une d'entre elles, la *CorpSeCorps*. Les *Corps* ne se donnent plus la peine de sauver les apparences de la démocratie, l'opposition est clandestine et toute velléité de rompre avec le système sévèrement réprimée. Mais les *compounds*, aussi vastes soient-ils, ne sont que de petites enclaves au milieu des « plèbezones » (*pleeblands*) où végètent les pauvres. Ce sont de véritables ghettos :

[...] des communautés entourées de murailles [...], des champs de soja, des installations de fracturation, des fermes éoliennes, des amoncellements de pneus géants, des pyramides de toilettes en céramique abandonnées. Des montagnes d'ordures au milieu desquelles des dizaines de gens s'activaient. Des bidonvilles des plèbezones, où les cabanes étaient faites de tous les matériaux de récupération imaginables. Des gamins sur les toits, sur les tas d'ordures, sur les piles de pneus, agitant des drapeaux faits de sacs en plastique de toutes les couleurs, ou jouant avec des cerfs-volants rudimentaires, ou faisant des gestes obscènes [...]. Parfois, un drone-caméra les survolait, soi-disant pour observer la circulation, mais surveillant en fait les déplacements de Dieu sait qui.¹

Ce monde néo-féodal, où les riches s'isolent derrière de hautes murailles des territoires ravagés où les pauvres subsistent comme ils peuvent, caricature de notre siècle, c'est déjà l'Apocalypse. La trilogie présente deux façons de la refuser : le millénarisme de Crake, qui prétend supprimer l'humanité pour la remplacer par une nouvelle espèce conçue en laboratoire et nous succédant du jour au lendemain, et l'apocalyptisme des Jardiniers de Dieu qui veulent cultiver la Terre, prendre soin des êtres vivants, restaurer des écosystèmes, c'est-à-dire inscrire la possibilité d'une vie qualifiée – humaine et non-humaine – dans le temps. En effet, lutter contre l'Apocalypse exige, comme l'explique Bruno Latour, de se placer à la fin des temps :

[...] pour briser l'Apocalypse – et donc pour empêcher qu'elle ne tombe sur nous [...], il faut revenir à la parole apocalyptique, en redevenant présent à la situation d'enracinement terrestre [...]. Pour devenir sensibles, c'est-à-dire pour nous sentir responsables, et ainsi faire retour sur notre propre action, nous devons, par un ensemble d'opérations totalement artificielles, nous positionner *comme si nous étions* à la Fin du Temps.²

Ici se trouve le vrai sens de l'Apocalypse tel qu'il apparaît dans l'*Épître aux Corinthiens* de Paul, qui exhorte « chacun [à demeurer] dans l'état où il était » car « le temps est court » et « la figure de ce monde passe »³. Pour Paul, il s'agissait de se situer au temps de la fin pour hâter la fin du temps. L'état du monde, dans le XXI^e siècle de la trilogie, incite à la démarche inverse : penser qu'il s'agit du temps de la fin pour conjurer la fin du temps. En effet, selon Latour, ces versets de Paul disent que « l'immanence et la transcendance, le passage du temps et le temps de la fin, la Cité terrestre et la Cité céleste [sont] dans un rapport de *révélation* mutuelle », ce que nous avons oublié car la modernité « croit pouvoir saisir dans l'ici-bas la

¹ *MaddAddam* (2013), traduction française de P. Dusoulier, Paris, 10/18, 2014, p. 187. “[...] gated communities [...], fields of soybeans, frackware installations, windfarms, piles of gigantic truck tires, heaps of gravel, pyramids of discarded ceramic toilets. Mountains of garbage with dozens of people picking through it; pleebland shanty towns, the shacks made of discarded everything. Kids standing on the shack roofs, on the piles of garbage, on the piles of tires, waving flags made of colourful plastic bags or flying rudimentary kites [...]. The odd camera drone drifted overhead, purporting to be scanning traffic, logging the comings and goings of who-knew-who.” *MaddAddam*, Toronto, Doubleday, 2013 [ci-après M], p. 126.

² Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 275.

³ *I, Corinthiens*, VII, 20 et 29-31.

promesse certaine de la présence réalisée de l'au-delà »⁴. Vivre le temps de la fin ne veut pas dire que le monde se termine mais qu'il s'agit de vivre *comme s'il* devait se terminer demain : sous le sens du transcendant, non pour en précipiter la réalisation (comme l'a fait Crake, qui ne croyait qu'en la Science), mais pour éclairer le présent et, peut-être, « remplir les promesses de l'au-delà, [mais] seulement aux conditions posées par le passage du temps [:] avec lenteur, avec difficulté, avec perte, avec vieillissement, avec soin et souci »⁵.

Vivre comme si le monde devait se terminer, c'est bien ce que font les Jardiniers, qui attendent le Déluge en stockant provisions et équipements et en apprenant les techniques de survie. Ils ne précipitent pas l'Apocalypse, ils la vivent et la conjurent à la fois. Les deux côtés de l'Apocalypse, ce ne sont pas l'avant et l'après, ce sont ces deux attitudes symétriques, l'une qui consiste à hâter la fin du monde pour parvenir au Paradis, l'autre qui consiste à considérer qu'on s'y trouve déjà, et qu'il faut apprendre à la surmonter en cultivant, en soignant, en aimant l'ici-bas, parce que s'y trouve, immanente, la promesse d'un monde meilleur.

UNE NOUVELLE DIPLOMATIE

L'originalité de *MaddAddam* est de concevoir un monde d'après qui ne ressemble ni à ce que Crake avait prévu, ni à la Terre restaurée dans son innocence originelle que les Jardiniers pouvaient attendre. Ce qui se construit après mêle tous les héritages du monde moderne, les fusionne et en fait du nouveau. L'esprit scientifique de Crake avait imaginé une utopie classique dans laquelle les Crakers vivraient éternellement innocents et heureux dans l'ignorance de la faute. C'est bien le tableau du début de la trilogie, quand on les découvre, nus, au bord de l'océan, dans un bonheur prélapsaire : égaux, n'ayant pas besoin de travailler, ne possédant rien, sans rivalité d'aucune sorte. Mais on les découvre aussi inhumains : Crake les a conçus pour qu'ils ignorent les « plaies » de l'humanité. Grâce au génie génétique, il a fabriqué une population d'inoffensifs animaux à apparence humaine :

C'était rien moins que le vieux cerveau des primates qui avait été modifié. Finis ses caractères destructeurs, les caractères responsables des maladies actuelles du monde. Par exemple, le racisme [...] avait été éliminé dans le groupe modèle en modifiant le mécanisme du lien : les Crakers ne remarquaient pas la couleur de la peau. La hiérarchie n'existait pas parmi eux parce qu'ils ne possédaient pas les systèmes neuronaux pour la créer. Puisqu'ils n'étaient ni des chasseurs, ni des agriculteurs avides de terres, il n'y avait pas de territorialité : le cablage « c'est-moi-qui-commande » qui avait été une plaie pour l'humanité était, chez eux, débranché. Ils ne mangeaient que des feuilles ; de l'herbe, des racines et une ou deux baies ; ainsi avaient-ils toujours de la nourriture disponible à profusion. La sexualité, affranchie des turbulences hormonales, ne les tourmentait pas constamment : ils

⁴ Bruno Latour, *Face à Gaïa*, op. cit., p. 265.

⁵ *Id.*, p. 270.

entraient en chaleur à intervalles réguliers, comme le faisaient la plupart des mammifères autres que l'homme.⁶

Ce sont de paisibles herbivores dont les constituants génétiques doivent garantir qu'ils n'évolueront pas pour réinventer les sociétés humaines. Crake pense avoir supprimé en eux toute capacité à utiliser le langage pour autre chose que les besoins de la communication. Ils ne doivent ni plaisanter, ni chanter, ni accéder à aucune forme d'art, car s'ils y arrivaient, ils « inventeraient les idoles, les funérailles, les objets funéraires, la vie après la mort, le péché, le linéaire B, les rois et enfin l'esclavage et la guerre⁷ ».

Mais dès la fin d'*Oryx & Crake*, on comprend que les prévisions de Crake sont mises en défaut. Les Crakers inventent des mythes, des rites, des dieux, ils chantent et ils prient. Ce qui ne les conduit d'ailleurs pas à inventer le péché, ni la hiérarchie, ni la guerre. *MaddAddam* va plus loin. Les Crakers y rencontrent des rescapés humains. Ceux-ci se sont organisés dans une communauté qui regroupe des Jardiniers et des « MaddAddam », d'anciens rebelles que Crake avait recrutés pour travailler à son projet – sans leur en confier les fins. Or, tout change dès lors que les humains et les Crakers apprennent à vivre les uns au contact des autres – il se crée là une manière de vivre ensemble que personne n'aurait imaginée avant l'apocalypse. Non seulement humains et posthumains sont voués à se côtoyer, mais ceux-ci apprendront à ceux-là à partager la Terre avec d'autres créatures.

En effet, le potager des humains attire les *pigoons*, des porcs génétiquement modifiés, dotés de tissus humains – notamment de tissus cérébraux – et redoutablement intelligents. Les Jardiniers, en principe non-violents et respectueux de la vie sous toutes ses formes, tuent les *pigoons* qui se risquent dans leurs champs, jusqu'à ce qu'ils découvrent leurs étonnantes capacités. Deux porcelets ayant été tués par les *painballers*, d'autres rescapés, mais ceux-ci sans foi ni loi, les cochons viennent en délégation demander aux Crakers que les humains les vengent et suppriment les criminels. On apprend alors que les *pigoons* peuvent « parler » avec les Crakers (bien qu'on ne sache pas comment ceux-ci comprennent leurs grognements), qui traduisent leurs propos aux humains. Par l'intermédiaire des inoffensives créatures de Crake, les cochons concluent donc un marché avec les Jardiniers et les MaddAddam : ils ne feront

⁶ O&C, 358-359. (Ma traduction). "What had been altered was nothing less than the ancient primate brain. Gone were its destructive features, the features responsible for the world's current illnesses. For instance, racism [...] had been eliminated in the model group, merely by switching the bonding mechanism: [they] simply did not register skin colour. Hierarchy could not exist among them, because they lacked the neural complexes that would have created it. Since they were neither hunters nor agriculturalists hungry for land, there was no territoriality: the king-of-the-castle hard-wiring that had plagued humanity had, in them, been unwired. They ate nothing but leaves and grass and roots and a berry or two; thus their foods were plentiful and always available. Their sexuality was not a constant torment to them, not a cloud of turbulent hormones: they came into heat at regular intervals, as did most mammals other than man."

⁷ O&C, p. 420. (Ma traduction.) "[...] they'll be inventing idols, and funerals, and gravegoods, and the afterlife, and sin, and Linear B, and kings, and then slavery and war."

plus intrusion dans le potager et ne mangeront pas les humains morts, et en échange demandent que les hommes cessent de les tuer et de les manger, et leur fassent justice. Une communauté entre les trois « espèces » s'esquisse, avec les Crakers comme intermédiaires entre les deux autres. La poursuite, puis l'assaut donné, conjointement et avec succès, aux *painballers* scellera ce pacte, qui sera prolongé sans terme fixé.

Ce nouveau monde inaugure un rapport nouveau entre les humains et les autres animaux, fait d'entente et d'estime mutuelle. Le pacte scelle un accord qui interdit la prédation ou la privation des ressources de l'autre et qui engage à s'entraider en cas de danger. En d'autres termes, c'est un traité de paix et d'alliance. La promesse des Jardiniers – cultiver la Terre et la partager équitablement avec les autres espèces – prend corps. Le soin de la Terre s'articule au souci de considérer ses autres habitants comme des sujets. Cette double préoccupation est un trait d'époque. Margaret Atwood le partage avec nombre d'auteurs contemporains. On le retrouve notamment chez Bruno Latour, quand il théorise la « diplomatie » entre les collectifs hétérogènes qui peuplent le monde. Etre diplomate, écrit-il, c'est comme être religieux : « se rendre attentif à ce à quoi d'autres tiennent⁸ ». Les Jardiniers de Dieu et les autres survivants humains se sont mis à l'écoute des cochons, qui ont fait preuve de diplomatie les premiers, et ont convaincu leurs interlocuteurs. Le choix de cette espèce plutôt que d'une autre relève sans doute de l'humour, mais aussi du renversement : dans *Oryx & Crake*, les *pigoons* étaient présentés comme des animaux intelligents, mais plutôt disposés à dévorer les humains qui se trouveraient à leur portée qu'à coopérer avec eux.

Cette diplomatie nouvelle entre espèces relève de la fable, mais elle participe d'une conception du monde selon laquelle les êtres humains doivent apprendre à partager la Terre avec d'autres peuples, ou d'autres collectifs, pour reprendre le mot de Latour, qui sont autant de sujets. Parler avec eux, quels que soient les moyens qu'on se donne, revient à les instituer comme tels et à se donner la possibilité d'une négociation. Le monde est fait de la multitude de collectifs dont les négociations, inaudibles, imperceptibles ou refoulées, émergent alors, d'une multitude de sujets animaux que les Jardiniers commencent à reconnaître. Il n'est « rien d'autre que l'interpénétration de tous [les] territoires » animaux, la « pelote » qu'ils forment et qui ne nous est accessible que grâce à un effort de traduction⁹.

En effet, prendre soin de la Terre, la voir comme l'entrecroisement des mondes animaux et entreprendre de négocier avec ceux-ci suppose de les traduire. C'est ce sur quoi insiste Camille de Toledo dans un essai stimulant cosigné avec Aliocha Imhoff et Kantuta Quiros, en l'élargissant à tous les existants :

La « fonte des glaces » est un récit, une narration, un langage par lequel les glaciers accèdent à l'énonciation pour s'affirmer comme un collectif éprouvé, érodé de silences, de craquements. La « fonte des glaces » raconte au vieux roi – homme – une histoire du point de vue du milieu et des formes

⁸ B. Latour, *Face à Gaïa*, op. cit., p. 201.

⁹ Jean-Christophe Bailly, *Le Versant animal*, Paris, Bayard, 2007, p. 99.

multiples de vie glaciaires. Dans le parlement étendu des devenirs, la « fonte des glaces » [est] une insurrection, un soulèvement des glaciers accédant au langage. Ainsi les parcs, les arbres, les plantes, les animaux, les pierres, les mers, les océans, usés et abusés par le vieux régime humain, répondent par la fiction – juridique, politique – pour accéder au statut de sujets. [...] Le vieux roi doit se déprendre des choses en passant d'une logique d'écriture – l'humanité écrivant l'Histoire et la dirigeant dans un sens qui a une signification pour elle seule – à une logique de traduction¹⁰.

En reprenant certains mots de Bruno Latour, Camille de Toledo montre que pour instituer en sujets des êtres qui ne parlent pas, il suffit de leur prêter suffisamment attention pour les *traduire* et ainsi faire entrer leurs besoins dans la sphère des préoccupations humaines : ouvrir des négociations. Définir et garantir un nouveau commun entre les espèces, entre les collectifs qui peuplent la Terre – et qui ne sont pas tous des êtres vivants : ils peuvent être des glaciers, des océans, des forêts, des rivières... – est possible à condition que les humains acceptent de négocier et d'abord de traduire. La fable de Margaret Atwood n'est pas aussi optimiste quand elle fait des Crakers les intermédiaires indispensables à ce processus : ce sont eux qui permettent aux humains de communiquer avec les cochons. Malgré leurs convictions et leur bonne volonté, les Jardiniers ne peuvent pas tout traduire.

Ce qui fait des Crakers à la fin de la trilogie comme à son début les dépositaires des espoirs utopiques du récit. D'*Oryx & Crake* à *MaddAddam*, on est passé de l'utopie classique et de sa présentation – illusoire – d'une humanité édénique à l'utopie posthumaine d'une traductibilité des langages et de l'institution d'un commun entre espèces vivantes et entre milieux vivants. Ce passage s'illustre dans le roman par l'évolution des Crakers eux-mêmes. Car au contact des humains et des cochons, ces innocents apprennent beaucoup et deviennent adultes. C'est-à-dire qu'ils découvrent l'histoire.

LE MYTHE ET L'HISTOIRE

La communauté des Jardiniers et des MaddAddam prenant forme, Toby, une des aînées du groupe, qui était déjà l'héroïne de *The Year of the Flood*, entreprend d'écrire un journal « pour les générations futures », sans être encore assurée du sens de cet exercice :

S'il y a quelqu'un dans le futur... et s'il est capable de lire. Quand on y réfléchit bien, ça fait deux si considérables. Et même si la lecture perdure, y aura-t-il quelqu'un dans l'avenir qui s'intéressera aux faits et gestes d'une secte écologiste obscure, bannie et dispersée ?

Peut-être qu'en faisant semblant de croire à un tel avenir, elle contribuera à sa création, ce qui est le genre de choses que disaient les Jardiniers de Dieu.¹¹

¹⁰ C. de Toledo, A. Imhoff, K. Quiros, *Les Potentiels du temps. Art et politique*. S.l., Manuella, 2015, p. 29.

¹¹ *MaddAddam*, *op. cit.*, p. 200. "If there is anyone in the future, that is; and if they'll be able to read; which, come to think of it, are two big *ifs*. And even if reading persists, will anyone in the future be interested in the doings of an obscure and then outlawed and then disbanded green religious cult? / Maybe acting as if she believes in such a future will help to create it, which is the kind of things the Gardeners used to say." M, p. 135-136.

Or, dès qu'elle commence à tenir ce journal, le plus inattendu des lecteurs survient. Non seulement, en feignant de croire à l'avenir, Toby aura contribué à le créer, mais surtout elle lui aura donné un tour imprévisible. Un enfant Craker, ironiquement nommé Barbe-Noire, la voyant écrire, lui demande ce qu'elle fait. Elle commence alors à lui apprendre à lire. Et s'interroge :

Qu'est-ce que j'ai fait ? [...] Qu'est-ce qui va venir ensuite ? Des règles, des dogmes, des lois ? Le Testament de Crake ? Combien de temps avant qu'il y ait des textes anciens auxquels ils se sentiront obligés d'obéir, mais en ayant oublié comment les interpréter ? Est-ce que je les ai détruits ?¹²

Toby connaît l'innocence des Crakers : dans le dernier tome de la trilogie, c'est à elle qu'ils demandent de réciter leurs mythes comme Jimmy le faisait dans *Oryx & Crake*. Dans ce mythe, ils sont les enfants de Crake et Oryx les protège. Crake a supprimé le chaos (c'est ainsi qu'ils appellent ce qu'ils ont vu de l'ancien monde) pour leur faire une place sur la Terre. Dans une des versions qu'elle leur raconte, toute l'histoire de la trilogie se trouve condensée¹³. Mais elle préserve toujours la dignité de Crake, qu'elle veille à présenter comme un dieu. Or, au moment de la bataille contre les *painballers*, Barbe-Noire apprend accidentellement la mort de Crake et d'Oryx, ce qui lui semble incompatible avec leur essence divine. Toby lui explique alors qu'ils sont morts sous leur forme corporelle mais qu'ils vivent désormais sous une autre forme. Ce discours semble rassurer l'enfant, qui le reprend à son compte et le rapporte aux Crakers en leur racontant la bataille. C'est le moment d'une double passation : l'enfant prend en charge la narration du mythe et, apprenant à écrire, devient l'historien de son peuple.

En effet, la bataille va s'intégrer au mythe et fusionner avec lui : ainsi naît l'histoire. Barbe-Noire revêt les accessoires requis pour la narration du mythe, accomplit le rite nécessaire et se met à raconter. Avec la maladresse d'un enfant et l'innocence d'un Craker, il intègre au récit de son peuple des notions que Crake voulait les voir ignorer : le meurtre et la guerre. Ils découvrent donc le mal, mais cela ne veut pas dire qu'ils reproduisent les anciennes religions, ou réinventent le péché. Le récit de Barbe-Noire commence par la séparation des Crakers et des autres créatures : « Nous n'avons pas de batailles », dit-il de son peuple, avant de déclarer que Crake a fait les humains et les cochons « pour qu'ils puissent avoir des batailles¹⁴ ». Si l'histoire des Crakers intègre la guerre, elle extrait de la logique guerrière, comme elle les extrait radicalement du mal. « Je ne sais pas pourquoi Crake les a faits comme ça¹⁵ », ajoute

¹² *Ibid.*, p. 299. "Now what have I done? She thinks. [...] What comes next? Rules, dogmas, laws? The Testament of Crake? How soon before there are ancient texts they feel they have to obey but have forgotten how to interpret? Have I ruined them?" M, p. 204.

¹³ *Ibid.*, p. 422.

¹⁴ *Ibid.*, p. 524.

¹⁵ *Id.*

l'enfant en parlant des deux autres espèces. Même en découvrant l'histoire, les Crakers restent innocents.

L'histoire ne corrompt pas l'utopie : les Crakers ont démontré qu'en accédant au symbolique, ils n'ont réinventé ni la hiérarchie, ni le clergé, ni la culpabilité. S'ils sont « religieux », comme les Jardiniers de Dieu, c'est au sens où Latour emploie le mot, comme je le signalais plus haut : ils sont attentifs à ce qui importe aux autres. A ce compte, ils composent bien une « chimère » latourienne :

La chimère qui m'intéresse, c'est d'imaginer des peuplades [dont] le trait partagé serait de ne plus avoir de principe ordonnateur. Il y aurait bien une autorité suprême, mais celle-ci ne serait plus l'unité – capable de dessiner un univers – mais la connexion ou la composition. [...] Autrement dit, les membres de ces peuples ne se sentiraient plus vivre sous un Globe, mais au milieu de relations qu'il leur faut composer une à une sans aucun moyen d'échapper à l'historicité. [...] De telles peuplades auraient en commun de se protéger l'une l'autre contre la tentation d'unifier trop vite le monde qu'elles explorent pas à pas.¹⁶

Peu après la bataille, Barbe-Noire atteint sa maturité sexuelle et s'accouple pour la première fois. Après être devenu encore enfant le récitant du mythe craker, adulte il en devient l'écrivain. Le dernier chapitre s'intitule « Livre » et rapporte les premières tentatives de Barbe-Noire pour écrire l'histoire de son peuple, la fabrication du livre et la recherche de moyens matériels de continuer à écrire quand les stylos et le papier auront disparu. Les humains (Crake puis Toby) avaient bien tort de croire que l'écriture introduirait dogmes et hiérarchie chez les Crakers. Dans le même temps, naissent des bébés aux pères crakers et aux mères humaines. Le peuple craker devient adulte et des enfants hybrides signent la communauté de vie des deux groupes. Nul ne sait quelles caractéristiques génétiques ces enfants garderont de leurs pères. Pas plus que le roman n'indique comment évolueront les relations entre les humains, les Crakers et les enfants qu'ils auront engendrés ensemble. L'histoire renaît, l'apocalypse est derrière eux, intégrée au mythe et tenue dans le Livre, et l'utopie terrestre qui se constitue est celle de la connexion inachevable des vivants.

Jean-Paul Engélibert

Université Bordeaux-Montaigne, EA Telem.

¹⁶ B. Latour, *op. cit.*, p. 236.